



**HAL**  
open science

## La sémiotique russe à la recherche de son histoire : éléments pour l'Ecole sémiotique de Moscou et de Tartu

Sergueï Tchougounnikov, Aleksandre Burov

### ► To cite this version:

Sergueï Tchougounnikov, Aleksandre Burov. La sémiotique russe à la recherche de son histoire : éléments pour l'Ecole sémiotique de Moscou et de Tartu. Dossiers d'HEL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée, 3, pp.1-14. hal-01311936

**HAL Id: hal-01311936**

**<https://hal.science/hal-01311936v1>**

Submitted on 4 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Serguei Tchougounnikov (Université de Bourgogne, Dijon)

Aleksandre Burov ( Université de Piatigorsk, Russie)

## La sémiotique russe à la recherche de son histoire : éléments pour l'épistémologie de l'École sémiotique de Moscou et de Tartu<sup>(1)</sup>

On peut situer en 1989 l'origine de la réflexion russe « interne » sur l'histoire du structuralisme russe. Cette année-là parut en effet l'article de B. Gasparov « Tartusskaja škola 1960-h godov kak semiotičeskij fenomen » [« L'école de Tartu des années 1960 comme phénomène sémiotique »]<sup>2</sup>. Ce texte fut à l'origine d'une polémique sur la place du mouvement sémiotique dans l'Union soviétique des années 1960-1980, dans l'histoire intellectuelle nationale mais aussi sur l'interprétation à donner de ce courant d'idées. Ce débat a été principalement animé par d'anciens membres de ce groupe, que l'on a appelé « École sémiotique de Moscou et de Tartu ».

La question la plus évoquée fut celle des relations entre la sémiotique russe-soviétique et son contexte culturel, et aussi celle de sa genèse et de son évolution. G. Amelin et I. Pil'sščikov voient dans cette question celle des « relations de la sémiotique russe et de la tradition russe de la conscience culturelle de soi » (*tradicija ruskogo kulturnogo samosoznanija*)<sup>3</sup>. Cette formule semble exacte si l'on considère l'historiographie de la sémiotique russe, historiographie qui est en cours d'élaboration. En effet, les ouvrages récents de Georgij Počepcov *Histoire de la sémiotique russe*<sup>4</sup> (1998, 2001) posent la sémiotique comme un trait spécifique de la culture russe. La lecture de cet ouvrage convainc de l'idée que la « conscience culturelle russe » est naturellement et profondément sémiotique. Quant à la sémiotique en tant que discipline, elle semble être définie par cet auteur comme une « science russe » par excellence.

Au sein de l'ancienne « École de Moscou et de Tartu » s'affrontent deux interprétations que l'on peut résumer comme suit :

1. Le phénomène de la sémiotique russe serait tributaire du contexte historique et psychologique de son apparition, c'est-à-dire de la configuration particulière de la société soviétique du début des années 1960. C'est là la position de B. Gasparov.
2. La sémiotique russe serait le résultat logique et nécessaire du développement de la pensée philologique russe, autrement dit d'une évolution interactive de l'école linguistique de Moscou et de l'école littéraire de Leningrad à laquelle appartenaient les professeurs universitaires russes de Tartu. C'est la position que défend Boris Uspenski<sup>5</sup>. Mais il convient d'examiner d'abord la position de B. Gasparov, dont la connaissance est indispensable à une bonne compréhension des enjeux.

<sup>1</sup> Remarque liminaire. Nous utiliserons au courant de l'exposé l'expression « l'École sémiotique de Moscou et de Tartu » ou « l'École ». Mais cet emploi ne vise que la commodité et la simplification. Il n'est destiné qu'à éviter la répétition de périphrases et de définitions qui surchargeraient inutilement le texte et ne préjuge en rien de l'existence d'une école véritablement constituée, existence dont on sait qu'elle constitue justement un des objets mêmes des débats qui ont entouré ce groupe et ses travaux. « École sémiotique de Moscou et de Tartu » est à prendre pour ainsi dire comme un « ensemble flou », dont les marges et la périphérie peuvent varier mais dont chacun peut repérer un *nucleus* stable – au premier chef évidemment la personne et les écrits de Iouri Lotman – qui a laissé dans la vie intellectuelle une trace aisément repérable.

<sup>2</sup> repris dans : *Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola*, Moscou, Jazyki russkoj kultury, 1998, p. 57-69.

<sup>3</sup> G. G. Amelin, I. A. Pil'sščikov, « Semiotika i russkaja kultura » (« La sémiotique et la culture russe »), dans : *Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola*, op. cit., p. 46.

<sup>4</sup> *Istorija russkoj semiotiki*, Moscou, Labirint, 1998 ; *Russkaja semiotika*, Moscou, Bakler, 2001.

<sup>5</sup> B. A. Uspenski, « K probleme genezisa tartussko-moskovskoj semiotičeskoj školy » (« Sur la question de la genèse de l'école sémiotique de Moscou et de Tartu », op. cit., p. 34-36.

## L'École des années 1960 comme « phénomène sémiotique » selon B. Gasparov.

B. Gasparov cherche principalement à analyser le phénomène sémiotique en tant que « texte de la culture » qui a représenté l'esprit de son temps<sup>6</sup>. Il considère comme déterminants les aspects suivants de cette pensée sémiotique :

1. Le nombre des participants rattachés directement à l'Université de Tartu était fort réduit et les autres participants qui travaillaient dans divers centres universitaires hors d'Estonie étaient très peu nombreux eux aussi.
2. Le « professionnalisme strict » du mouvement ne le laissait pas avoir de contacts avec « le monde externe non-professionnel ».
3. Le mouvement était marqué par une double tendance : une tendance à l'hermétisme et un penchant à vivre à l'écart du milieu linguistique et culturel russo-soviétique.
4. Le travail de recherche aussi bien que les conduites personnelles des membres de ce courant étaient marqués par une codification sémiotique. Si bien que l'« École sémiotique de Moscou et de Tartu » est devenue elle-même un phénomène sémiotique dont le « code » possédait une valeur sémiotique dans le cadre de l'époque où ce code se formait et fonctionnait<sup>7</sup>.

Parmi les facteurs formateurs du mouvement B. Gasparov recense :

1. L'attrait particulier que présentaient les pays baltes pour une partie particulière de l'intelligentsia soviétique, l'esprit d'attachement aux libertés académiques et d'indépendance intellectuelle lié à cette ancienne Université de Dorpat.
2. L'interdisciplinarité des membres. Le mouvement comptait en effet des linguistes de diverses orientations, des historiens et théoriciens de la littérature, des spécialistes du folklore et de la mythologie, des ethnographe, historiens ou mathématiciens aussi bien que des logiciens ou des historiens de l'art.
3. Une prédisposition psychologique particulière (*osobaja psihologičeskaja predraspoložennost*), un système particulier de valeurs culturelles et sociales, qui rendait la communication possible en dépit des différences sociales et professionnelles<sup>8</sup>.
4. Le sentiment d'étrangeté (*otčuždenije*) comme catégorie essentielle de la psychologie et du comportement des chercheurs de Tartu. Méfiants par rapport à tout ce qui les entourait, ces chercheurs s'efforçaient de se séparer du contexte, de tout espace culturel et social « contaminé par l'esprit de l'époque post-stalinienne ». Leur comportement se fondait sur leur désir d'être « oublié » par la société sur le terrain culturel qu'ils avaient acquis<sup>9</sup>.
5. L'orientation « occidentaliste » (*zapadnaja orientacija*) de ce courant. L'aspiration à surmonter l'isolation artificielle du monde occidental constituait un instrument psychologique de l'étrangeté de l'École (*otčuždenije*)<sup>10</sup>.
6. Le métalangage « ésotérique » comme moyen de maintenir l'hermétisme de la communauté. La langue des publications de l'École était surchargée d'une terminologie sémiotique souvent créée ad hoc par les membres de ce groupe en vue d'un usage interne. La translittération fréquente des termes étrangers en russe ajoutait des nuances « occidentalistes ». Ces efforts collectifs tant conscients qu'inconscients menaient à la création d'une « langue sémiotique pure ». Conçue initialement comme unique pour le champ des études sémiotiques, elle s'est avérée en réalité isolée de toute tradition scientifique « externe ». Cette « langue immanente » assurait la communication à l'intérieur de la communauté et y empêchait l'accès aux personnes extérieures<sup>11</sup>.
7. Le lien profond entre ce courant et les conditions externes de l'existence de l'École. La formation de l'École a été déterminée non seulement de l'extérieur mais aussi de l'intérieur. « Cet isolement dans le milieu pur de la communication herméneutique a été perçu comme une expérience positive ». Cela s'explique par le fait que les formes externes de l'existence de la communauté sémiotique reflétaient la visée interne, le projet « interne » psychologique et professionnel, de ses membres<sup>12</sup>.
8. L'idée de la dualité (*dualističeskoe bytie*) de toutes les manifestations de la culture, fondée sur l'opposition entre « langue » et « parole », constitue le fondement méthodologique de l'École. Selon cette approche, toute forme d'activité des hommes dans la société, de l'acte de parole au comportement quotidien, apparaît comme

<sup>6</sup> B. M. Gasparov, « Tartusskaja škola 1960-h godov kak semiotičeskij fenomen » (« L'école de Tartu des années 1960 comme phénomène sémiotique »), *op. cit.*, p. 58.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 59-60.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 63.

un phénomène secondaire : « parole » ou « texte ». Tout texte est construit sur la base d'un système de règles abstrait et inaccessible à l'observation directe – « langue » ou « code »<sup>13</sup>.

9. Enfin, selon B. Gasparov, il existe un parallélisme, qu'il appelle « isomorphisme », entre les principes sémiotiques de ces recherches et les conditions sociales et psychologiques de la formation et du travail de l'École. B. Gasparov souligne qu'il y a « abandon de la substance de la culture au nom d'une réalité conventionnelle immanente par rapport aux conditions externes de sa réalisation »<sup>14</sup>. « La réalité empirique de la communication et de l'interaction entre les hommes dans une communauté culturelle apparaît dans le cadre d'une telle approche comme un chaos désagréable, chaos que le chercheur doit éliminer de sa description »<sup>15</sup>.

10. Le phénomène de la sémiotique russe-soviétique présente à l'évidence les traits d'une « utopie sémiotique ». Selon B. Gasparov, pour les sémioticiens en question, « la fermeture hermétique de l'objet de la recherche » a été perçue comme un principe nécessaire de la description scientifique. Ces chercheurs considéraient que la valeur de la description scientifique était acquise si elle présentait un « haut degré d'abstraction » et un « caractère non-contradictoire ». Toute description isolée ne présentait d'intérêt que si elle se conformait au cadre des principes initiaux communs. En tant que telle, elle entrait dans ce paradigme avec un ensemble d'autres descriptions. Au niveau du « code » des recherches sémiotiques ces descriptions apparaissaient comme reliées entre elles, comme des parties d'un système unique<sup>16</sup>. « L'aspiration utopique à l'unité, à la totalité (*vseokhvačennost*) et à la correspondance absolues (*vsesootnesennost*) des phénomènes l'emportait sur l'intérêt pour chaque phénomène particulier »<sup>17</sup>.

L'atmosphère de l'École créait des conditions idéales pour la communication et la collaboration interdisciplinaires. Cette interdisciplinarité exprimait la tendance des membres de l'École à fuir leur milieu professionnel habituel. Ils cherchaient à transgresser les frontières disciplinaires traditionnelles, à transférer leur travail au-delà de leurs occupations professionnelles ordinaires. Par la suppression des frontières entre disciplines ils désiraient souligner l'unité de l'édifice sémiotique en construction. Et B. Gasparov de conclure : « L'unité idéale du tableau obtenu et en même temps sa fermeture idéale, refus intentionnel de l'ouverture hors-système, de l'hétérogénéité de l'univers et de la tradition scientifique empirique comme d'un chaos insituable – tels étaient les traits de cette utopie sémiotique »<sup>18</sup>.

B. Gasparov explique comme suit son emploi réitéré du terme « utopie » : « En effet, l'activité de l'école sémiotique des années 1960 contenait des traits évidents de la pensée utopique. On peut y relever des traits caractéristiques comme la tendance à la synthèse absolue où tous les phénomènes auraient acquis les relations légittimes (*zakonomernye*) les uns aux autres ; la pensée totalisante, la prédominance du but commun sur les intérêts empiriques 'particuliers' ; enfin le sentiment de temps arrêté lié au caractère global de ce but.

Désormais la progression (*dviženie vpered*) devait consister à réaliser le plan prescrit jusqu'à sa réalisation concrète. La synthèse utopique contient les traits d'une révélation : la communion (*priobščenie*) avec l'idéal transforme le monde empirique immédiatement et radicalement de l'état de chaos en cosmos ordonné. Cet effet donne un sentiment de pouvoir sur le monde empirique : nous maîtrisons le matériau, ce n'est pas le matériau qui nous maîtrise [...]. Les membres du mouvement se sentent une 'fratrie' d'initiés, unie par le savoir commun et non pas par l'aspiration au but commun. Enfin, la totalité de la pensée utopique mène à la suppression des frontières entre la création artistique ou scientifique et la 'vie' »<sup>19</sup>.

À la différence du mouvement formaliste des années 20 caractérisé par des prises de positions actives, voire militantes, les membres du courant sémiotique des années 60 ont affirmé le caractère « immanent », hors-contexte, de leur « École ». L'effet d'« étrangeté », d'« isolationnisme » et d'« hermétisme » découle de ce fait<sup>20</sup>.

### Objections faites à B. Gasparov

L'article de B. Gasparov déclencha une réaction en chaîne de la part des anciens membres du mouvement sémiotique en URSS. Ceux-ci se hâtèrent d'intervenir<sup>21</sup>. Quoiqu'il en soit, il convient sans doute d'inventorier les objections qui semblent être les plus pertinentes et les plus réitérées.

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 64-65.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 65-66.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 68.

1. Rejet du tableau homogène dessiné par B. Gasparov.

Selon Iouri Lotman, l'article de B. Gasparov présente l'École de Moscou et de Tartu comme un phénomène intégral (*celostnoe javlenie*), uni du point de vue chronologique et personnel. C'est une tentative d'historiographie anonyme, qui ne prend pas en considération les particularités individuelles des chercheurs<sup>22</sup>. I. Lotman souligne le caractère ouvert de l'École. Celle-ci n'était pas un colloque ou un symposium mais une vie ensemble, une chaîne de conversations. Lotman souligne la différence (professionnelle, psychologique, d'âge etc.), entre les membres de l'école : cette diversité fut à l'origine d'un dialogue productif et permanent<sup>23</sup>.

Boris Egorov approuve cette position de Lotman. Il souligne que les chercheurs de Tartu spécialisés dans les études littéraires représentaient une continuation directe de la tradition philologique de Leningrad et qu'ils différaient en cela des chercheurs de Moscou, plutôt tournés vers la linguistique<sup>24</sup>. Iouri Levin s'oppose lui aussi à « la tendance de B. Gasparov à présenter l'« École de Tartu » « plus unifiée, unie et concentrée sur un but, plus méthodologique », qu'elle n'était vraiment<sup>25</sup>. Serguei Serebrjannyj conteste lui aussi l'idée d'« unité monolithique » de l'École. Il pense qu'on ne peut pas définir l'École comme un courant scientifique particulier car certains de ses membres par exemple, I. Lotman et B. Uspenski, qui s'opposaient à A. Pjatigorskij, et à son disciple L. Mjal, n'étaient pas d'accord sur les questions fondamentales. Pour Serebrjannyj le phénomène de Tartu était quelque chose de plus qu'une École: « c'était une tentative de créer un espace scientifique libre où des gens très différents pouvaient communiquer en puisant de l'inspiration dans des différences réciproques plutôt que dans la similitude des approches et des idées »<sup>26</sup>.

Pour B. Uspenski le nom même « École sémiotique de Moscou et de Tartu » est un produit de l'observation externe, non une définition de soi provenant d'une conscience et d'un programme communs. On observe de l'extérieur un groupe de chercheurs et on y voit une certaine unité à laquelle les chercheurs en question ne prétendaient pas<sup>27</sup>.

2. Contre l'« étrangeté » ou « aliénation » (*otčuzdenie*) comme catégorie psychologique principale des membres de l'École.

I. Lotman situe la démarche sémiotique dans l'actualité scientifique des années 1960. Le rejet du « monde externe » est en réalité le rejet d'une « non-science » au nom de la science<sup>28</sup>. À la différence de B. Gasparov qui accentue l'« escapisme » et l'hermétisme de la sémiotique russe, Lotman souligne la portée instructive et publique (*prosvetitel'skaja*) de l'École<sup>29</sup>. B. Egorov souligne que les membres de l'« École » ont pris des positions actives dans la vie soviétique scientifique et sociale de l'époque<sup>30</sup>. Olga Revzina souligne elle aussi la « portée sociale » du mouvement sémiotique en URSS<sup>31</sup>. B. Egorov pour sa part oppose à l'idée de l'hermétisme de la communauté des chercheurs russophones dans le milieu estonien, leurs efforts d'intégration dans ce milieu national. Il conteste en outre qu'il y ait eu des barrières « métalinguistiques » vis-à-vis des gens « extérieurs » à l'École<sup>32</sup>.

3. Contestation de la réalité du « langage ésotérique » de la sémiotique russe.

---

<sup>21</sup> Le dossier de ce débat a d'abord été publié dans le journal *Alma mater* de l'Université de Tartu, puis dans la revue *Novoe literaturnoe obozrenije* (1991-1993), de nouveau dans le recueil : *Iouri M. Lotman i Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola (I. M. Lotman et l'école sémiotique de Tartu et de Moscou* (Moscou, Gnozis, 1994), et enfin dans le recueil de 1998 que nous utilisons.

<sup>22</sup> I. M. Lotman, « *Zimnije zametki o letnikh školakh* » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), *op. cit.*, p. 85.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 84-85.

<sup>24</sup> B. M. Egorov, « *Poldjužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova* » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 71.

<sup>25</sup> I. I. Levin, « *Za zdorovje Eë Veličestva korolevy anglijskoj!* » (« A la santé de sa Majesté la Reine d'Angleterre ! »), *op. cit.*, p. 82.

<sup>26</sup> S.D. Serebrjannyj, « *Tartusskie školy 1966-1967 godov* » (« Les écoles de Tartu des années 1966-1967 »), *op. cit.*, p. 129-130.

<sup>27</sup> B. Uspenski, « *K probleme genezisa tartussko-moskovskoj semiotičeskoj školy* » (« Sur la question de la genèse de l'école sémiotique de Moscou et de Tartu »), *op. cit.*, p. 34.

<sup>28</sup> I.M.Lotman, « *Zimnije zametki o letnikh školakh* » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), *op. cit.*, p. 86.

<sup>29</sup> B. M. Egorov, « *Poldjužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova* » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 71.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 70-71.

<sup>31</sup> O. G. Revzina, G. I. Revzin, « *Nekotorye so-mnenija po povodu stat'i B. M. Gasparova* » (« Quelques doutes à propos de l'article de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 78.

<sup>32</sup> B. M. Egorov, « *Poldjužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova* » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 72-73.



Lotman conteste donc le fait de « jouer à la science » et l'hermétisme du métalangage de l'École, qui sont censés avoir créé un effet de « tour d'ivoire »<sup>33</sup>. Selon Lotman, B. Gasparov s'est intégré tardivement dans les activités de l'École, à un moment où le consensus métalinguistique et le langage commun avaient déjà été élaborés<sup>34</sup>. Loin d'être « ésotérique », le langage de la communauté sémiotique était clair pour tous et son usage facilitait la compréhension<sup>35</sup>. O. Revzina conteste elle aussi qu'il y ait jamais eu un « langage ésotérique ». Selon elle, le langage sémiotique, au contraire, avait pour but d'éclaircir les problèmes et non pas de les dissimuler. C'était un langage adéquat pour exprimer une conception sémiotique<sup>36</sup>. Igor Černov remarque que l'« ésotérisme » du langage de Tartu est très exagéré par B. Gasparov. Les éléments de « chiffre » ont été très limités et ne concernaient que les fonctionnaires illettrés du régime. En revanche, à l'intérieur de la communauté sémiotique il existait toujours un langage scientifique commun. I. Černov conclut que les membres de l'École n'ont pas élaboré un langage scientifique commun. Ce fait est lié à la spécialisation professionnelle des membres de l'École et à la nature hétérogène des objets qu'ils décrivaient<sup>37</sup>. Mikhail Gasparov reconnaît la difficulté du langage de Tartu mais ne se souvient pas d'une prédilection pour un langage secret. Il dit que ce sont plutôt des goûts et des références littéraires qui servaient de « mot de passe ». À ce propos M. Gasparov émet une hypothèse sur l'origine de cette interprétation « ésotérique ». Elle serait liée selon lui à « une certaine nostalgie », provoquée par l'achèvement de l'œuvre, par son transfert dans les mains d'héritiers et par le changement de la situation sociale. Celle-ci autorise à présent à parler de ce qu'on était alors obligé de taire. L'« esprit des lumières » (*prosvetitel'skij um*) doit en être satisfait, mais dans l'ordre émotionnel cette situation renouvelée peut être ressentie comme profanation<sup>38</sup>.

#### 4. Limites de l'« occidentalisme » des membres de l'École.

D'un côté I. Lotman accepte l'orientation « occidentaliste » comme un trait distinctif de l'École mais il ajoute que ce n'est pas une raison pour l'exclure de la tradition russe, d'autant plus que l'occidentalisme russe a été toujours très spécifique<sup>39</sup>. B. Egorov ajoute pour sa part que les « tendances occidentalistes » « ont probablement caractérisé les jeunes chercheurs en début de carrière, tandis que les générations aînées s'orientaient vers la tradition philologique et linguistique russe »<sup>40</sup>. I. Černov remarque que l'« occidentalisme » de l'École est d'autant plus sujet à discussion que la littérature étrangère à orientation scientifique n'était jamais disponible à Tartu et que c'étaient les revues soviétiques (comme *Questions de linguistique*) qui publiaient alors les travaux de sémiotique<sup>41</sup>.

#### 5. Objection à l'idée de l'« utopie sémiotique ».

O. Revzina souligne que, loin d'être une « utopie », la sémiotique russe a réalisé son programme<sup>42</sup>. I. Levin fait des objections aux idées de « pensée utopique », de « synthèse absolue », de « plan prescrit » et de « pensée totale » formulées par B. Gasparov. Il est plutôt porté à voir dans la démarche sémiotique des traits anarchistes. Cet auteur souligne la diversité extrême des sujets traités combinée avec le métalangage commun et avec l'aspiration à l'exactitude comme le trait spécifique de l'« École » qui a influencé les sciences humaines en URSS<sup>43</sup>. I. Černov reconnaît que « les traits évidents d'une pensée utopique » dont parle B. Gasparov constituent une difficulté sérieuse. En revanche, il conteste la façon dont B. Gasparov la résout. À son avis, cette question a trait au statut ambigu de la sémiotique en tant que science. Le statut de la sémiotique change selon qu'on la définit comme « science indépendante » ou comme « une méthode universelle de décrire le monde ». Si on la considère comme une « science des sciences », alors elle ne peut pas avoir un statut dominant, ni contribuer à la « transformation du savoir scientifique en conscience

<sup>33</sup> I. M. Lotman, « *Zimnija zametki o letnikh školakh* » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), *op. cit.*, p. 86.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>36</sup> O. G. Revzina, G. I. Revzin, « *Nekotorye so-mnenija po povodu stat'i B. M. Gasparova* » (« Quelques doutes à propos de l'article de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 78-79.

<sup>37</sup> I. Černov, « *Tartusskaja škola : izvne i iznutri* » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), *op. cit.*, p. 91.

<sup>38</sup> M. L. Gasparov, « *Vzgljad iz ugla* » (« Regard de biais »), *op. cit.*, p. 115-116.

<sup>39</sup> B. M. Egorov, « *Poldžužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova* » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 71-72.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>41</sup> I. Černov, « *Tartusskaja škola : izvne i iznutri* » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), *op. cit.*, p. 91.

<sup>42</sup> O. G. Revzina & G. I. Revzin, « *Nekotorye so-mnenija po povodu stat'i B. M. Gasparova* » (« Quelques doutes à propos de l'article de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 79.

<sup>43</sup> I. I. Levin, « *Za zdorovje Eë Veličestva korolevy anglijskoj !* » (« À la santé de sa Majesté la Reine d'Angleterre ! »), *op. cit.*, p. 83.

utopique »<sup>44</sup>. Si on la considère comme « méthode universelle », alors la description de B. Gasparov peut correspondre à la réalité. Mais même en acceptant l'interprétation en termes de méthode universelle, on ne peut pas accepter les conclusions radicales de B. Gasparov<sup>45</sup>.

6. Objection à l'idée du caractère « inorganique », « hors-tradition », de l'« École de Tartu ».

Lotman place à l'origine de l'École la distinction entre les écoles philologiques de Moscou et de Leningrad. Dans ce contexte, il relève un certain nombre d'éléments qui opposent la linguistique professionnelle moscovite à l'école historique de Leningrad : il s'agit de l'orientation moscovite vers le statique et vers les cultures archaïques qui contraste avec le dynamisme et avec les orientations « modernes » de l'école de Leningrad<sup>46</sup>.

Ce point de vue est soutenu par B. Egorov<sup>47</sup> et B. Uspenski<sup>48</sup>. O. Revzina conteste la présentation de B. Gasparov, selon laquelle l'« École de Tartu » surgit « dans les conditions de non-liberté », sous la pression des conditions externes et en fonction de la situation politique. Selon elles, les sources de l'école ont été internes et non pas externes, elle se réfère dans ce contexte à la dichotomie fonctionnelle des centres universitaires de Tartu et de Moscou<sup>49</sup>.

7. L'objection contre la méthode de description de B. Gasparov

I. Černov remarque que la description de l'école par B. Gasparov « selon le principe de l'histoire de l'art sans noms » présuppose l'existence de l'unité conceptuelle à l'intérieur de l'École. La présentation intégrale de l'École selon ce principe est grossière, elle rend homogène le tableau réel, fait passer le non-réalisé pour le réel. I. Černov définit la description de B. Gasparov comme faite d'un point de vue externe (*izvne*) et fait comprendre que certaines conclusions sont tributaires de cette position de l'observateur<sup>50</sup>. Mikhail Gasparov perçoit une telle méthode comme l'application à l'objet « École de Tartu » des principes de la description sémiotique élaborés par cette même École pour la description d'autres objets, application qui montre clairement l'insuffisance de cette approche<sup>51</sup>. D'autres membres du mouvement se prononcent contre la tentative de faire passer l'« expérience personnelle » d'un membre de l'École pour une « expérience commune ». C'est en ces termes que s'expriment I. Lotman<sup>52</sup>, I. Černov<sup>53</sup>, S. Serebrjannyj<sup>54</sup>.

A la lecture des interventions des anciens membres de l'« École de Moscou et de Tartu » il semble possible de retenir les dominantes suivantes de l'écriture de cette histoire vue de l'intérieur du mouvement sémiotique :

1. Le primat des souvenirs d'ordre personnel et relatifs aux détails du quotidien sur les aspects théoriques : concepts, travail de recherche au sens propre. La sémiotique russo-soviétique apparaît essentiellement pour les anciens membres de l'« École sémiotique de Moscou et de Tartu » comme un « phénomène émotionnel »<sup>55</sup> qui suscite une attitude sentimentale et très personnelle. Ce fait aboutit à une dominante lyrique et nostalgique très perceptible dans la plupart des interventions.

2. L'idée de la nature essentiellement « mythogène » de ce phénomène dont la description est liée à la création des mythes (*mifotvorčestvo*) autour de l'histoire de l'École<sup>56</sup>.

---

<sup>44</sup> I. Černov, « *Tartusskaja škola : izvne i iznutri* » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), *op. cit.*, p. 91-92.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 92

<sup>46</sup> I.M.Lotman, « *Zimnije zametki o letnikh školakh* » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), *op. cit.*, p. 86.

<sup>47</sup> B. M. Egorov, « *Poldjužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova* » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 71.

<sup>48</sup> B. A. Uspenski, « *K probleme genezisa tartussko-moskovskoj semiotičeskoj školy* » (« Sur la question de la genèse de l'école sémiotique de Moscou et de Tartu »), *op. cit.*, p. 34-36.

<sup>49</sup> O. G. Revzina & G. I. Revzin, « *Nekotorye so-mnenija po povodu stat'i B. M. Gasparova* » (« Quelques doutes à propos de l'article de B. M. Gasparov »), *op. cit.*, p. 77.

<sup>50</sup> I. Černov, « *Tartusskaja škola : izvne i iznutri* » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), *op. cit.*, p. 90.

<sup>51</sup> M. L. Gasparov, « *Vzgljad iz ugla* » (« Regard de biais »), *op. cit.*, p. 116.

<sup>52</sup> I. M. Lotman, « *Zimnije zametki o letnikh školakh* » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), *op. cit.*, p. 87.

<sup>53</sup> I. Černov, « *Tartusskaja škola : izvne i iznutri* » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), *op. cit.*, p. 89.

<sup>54</sup> S. D. Serebrjannyj, « *Tartusskie školy 1966-1967 godov* » (« Les écoles de Tartu des années 1966-1967 »), *op. cit.*, p. 123.

<sup>55</sup> Voir S. Serebrjannyj, *op. cit.*, p. 122, mais aussi presque tous les autres participants de la discussion.

<sup>56</sup> Ainsi, S. Serebrjannyj, considère l'article de B. Gasparov comme appartenant à ce type de « myfotvorčestvo », *op. cit.*, p. 123.

## Evolution du débat.

On constate que la plupart des sémioticiens de l'« École » partagent ces objections. Toutefois, certaines prises de position semblent être solidaires du point de vue de B. Gasparov. C'est le cas de celle d'Aleksandr Piatogorskij<sup>57</sup> qu'il convient d'exposer en détail. A. Piatogorskij commence par souligner que c'est l'esprit du positivisme et du cercle de Vienne qui a marqué au début l'atmosphère des réunions de Tartu. La méthode servait à l'École de « philosophie appliquée ». La sémiotique n'avait pas de théorie qui lui fût propre. La tendance dominante consistait à donner à la description des objets le statut de méthode et à attribuer à cette méthode « des caractéristiques ontologiques ». Ainsi, la méthode des oppositions binaires s'est transformée d'une méthode hypothétique de description en une sorte de loi naturelle d'un objet décrit<sup>58</sup>.

Selon A. Piatogorskij, les premiers recueils de l'École attiraient avant tout par l'universalité de la méthode. Mais l'« objet universel » est « une limite naturelle pour l'expansion de la méthode ». Tout et n'importe quoi ne peut apparaître comme objet autrement que de manière métaphorique. « Il est inévitable que c'est la culture qui devait devenir un tel objet »<sup>59</sup>. A. Piatogorskij ajoute que si la culture est devenue un objet sémiotique universel, ce n'est pas à cause de la sémiotique elle-même, mais à cause du contexte culturel russe. Et il ajoute : « Nous croyions que nous avons écrit sur la culture de l'extérieur ; mais elle orientait notre main de l'intérieur »<sup>60</sup>. Si les premiers travaux de la sémiotique russe ont pour objet « tout et n'importe quoi », dans les *Lekcii po strukturnoj poetike* (*Conférences sur la poétique structurale*, 1964) de I. Lotman<sup>61</sup> cet objet est littérature. La notion de « texte », introduite par Lotman dans ses *Lekcii...* comme une notion sémiotique fondamentale et comme un terme neutre par rapport à son objet, la littérature, a joué un rôle essentiel. C'est précisément le « texte » qui a permis à I. Lotman de passer de la littérature à la culture comme à « un objet sémiotique universel ». Mais la littérature, selon A. Piatogorskij, « est un objet organique, tandis que la culture est une méta-notion, tout à la fois terme de la description, et description soi-même qui (en abîme) peut être appliquée à toute description, y compris la description de quelque chose en tant que culture. Dans ce dernier cas la culture n'est pas une méta-description »<sup>62</sup>.

Selon A. Piatogorskij, l'idée de I. Lotman et de lui-même selon laquelle la culture est un ensemble de textes « a eu pour conséquence inévitable la naturalisation (oprirodnivanije) de la culture »<sup>63</sup>. A mesure que s'élaborait cette idée, il est devenu possible de parler non seulement de la compréhension de la culture par des individus dans une perspective traditionnelle, « mais aussi de la manière d'une culture concrète de comprendre une autre culture ou elle-même »<sup>64</sup>. Et A. Piatogorski de continuer : « Je pense maintenant que c'est précisément cette ontologisation de la méthode dont nous ne prenions pas alors conscience qui inévitablement devait nous amener à la naturalisation de l'objet – dont la limite apparaît dans l'idée lotmanienne de la sémiosphère (déjà dans les années 80) »<sup>65</sup>.

Pour Piatogorski, c'est toujours le concept culturel qui a déterminé une autre ligne de développement de la sémiotique russe, la ligne qu'il définit comme « théologico-culturelle » ou « historiosophique ». Cette ligne est déjà claire dans les premiers travaux de Vladimir Toporov ainsi que dans ses articles sur le symbolisme de « l'Arbre Universel ». L'histoire est devenue objet de sa sémiotique de même que la culture est devenue l'objet de la sémiotique de Lotman. Ces deux lignes – la naturalisation de Lotman et l'historiosophie de Toporov – sont issues de la culture russe, et non pas de la culture en général, ou plus précisément de la compréhension de la culture russe par les sémioticiens de l'École. L'apparition de ces lignes annonçait la déviation, sinon l'abandon, du paradigme sémiotique<sup>66</sup>.

En effet, aux yeux de Piatogorski, la sémiotique est incompatible avec l'ontologie culturologique aussi bien qu'avec l'axiologie historiosophe. La sémiotique ne peut pas prendre pour point de départ des prémisses philosophiques pour l'objet de ses recherches. Postuler la nature sémiotique (*znakovost*) comme propriété des

---

<sup>57</sup> Exprimée dans son article « *Zametki iz 90-kh o semiotike 60-kh godov* » (« Notes des années 90 sur la sémiotique des années 60 ») (première publication – NLO, 1993, N° 3, p. 77-80, repris dans : *Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Skola (École sémiotique de Moscou et de Tartu)*, op. cit., p. 152-156.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 152-153.

<sup>59</sup> italiques de A. Piatogorskij.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>61</sup> Conférences sur la poétique structurale, dans : *Iouri. M. Lotman et l'école sémiotique de Tartu et de Moscou*, Moscou, Gnozis, 1994.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 154.



choses (il s'agit de l'hypothèse de Piatigorski lui-même, formulée en 1973<sup>67</sup>) consiste à quitter le domaine de la sémiotique. Le travail sémiotique mène inévitablement le sémioticien à analyser sa position par rapport à son objet. Sa situation dans l'observation dépendra précisément de cet objet. Les réunions sémiotiques à Tartu ayant pour objet la sémiotique de la culture étaient des réunions à l'intérieur de la culture. La position de l'observateur s'est révélée donc située à l'intérieur de son objet. Cela ne pouvait pas durer : selon l'expression de Piatigorski, « la culture finira de toute façon par s'emparer de l'observateur interne – il deviendra soit naturaliste, soit historiosophe »<sup>68</sup>.

Selon Piatigorski, le naturaliste ne peut pas observer la pensée dans la culture car cette pensée est la sienne, tandis que la culture est un « objet pensé » postulé. L'historiosophe rend l'histoire objective en lui attribuant la culture en qualité de son état constant. Il ne peut pas être un observateur externe de la réflexion sur l'histoire. Pour Piatigorskij, la sémiotique n'a pas réussi à devenir la philosophie du langage, et a essayé de remplacer la philosophie de la culture (en Russie et en France)<sup>69</sup>.

B. Gasparov dans sa réponse à ses anciens collègues souligne les points suivants. Il reconnaît l'effet d'un tableau « homogène » et « abstrait » produit par son texte. Il l'explique par son intention initiale : supprimer toute perspective personnelle et écrire son article selon le « genre paradoxal même parodique » : faire « la description de la sémiotique de Tartu des années 60 [...] en tant que 'phénomène sémiotique', c'est-à-dire selon ses propres catégories »<sup>70</sup>. En même temps B. Gasparov souligne qu'il ne s'agit pas d'une « plaisanterie », il y introduit des motifs « idéologiques » anti-structuralistes qui reflètent sa prise de position actuelle.

Gasparov explicite encore : « Mon travail n'est que des mots prononcés à propos d'un sujet concret et dans un état d'âme concret, mots qui possèdent une facture générique et stylistique particulière, qui portent l'empreinte de ma personnalité, de mes pensées et de mon expérience. Mais ce 'n'est...que' est la seule forme d'expression et d'échange des pensées qui nous est accessible ; ces mots sont 'le fait même' (delo) de notre pensée sans lequel, abstraitement, elle n'existe pas du tout – ou n'existe qu'en qualité d'un idéal utopique (!). »<sup>71</sup>.

Ultérieurement, B. Gasparov a encore précisé sa position : « Je ne crois pas en un idéal abstrait de la 'science' et de la vérité scientifique en tant que mesure absolue bien qu'invisible [...] à laquelle on pourrait rapporter tout énoncé concret et vivant »<sup>72</sup>. Gasparov précise que son objection a porté non pas tellement sur la méthodologie de l'« Ecole de Moscou et de Tartu » que sur le paradigme tout entier, paradigme dont ce « phénomène sémiotique » est à son avis tributaire.

Ce paradigme qui s'exprime par la postulation de « modèles durs » et de « projections idéales » pour conquérir « le mouvement des gens et des situations amorphes dans leur pluralité » est lié par B. Gasparov à des phénomènes tels que celui des futuristes ou des « avéniriens » russes, « les créateurs des symphonies cosmiques et de l'harmonie dodécaphonique », « les théories avant-gardistes du phonème, du signe linguistique, du langage poétique », etc. Selon Gasparov, tous ces mouvements avaient en commun de poser une décision radicale fondée sur l'idée de maîtrise complète du matériau. L'idée de « code sémiotique abstrait » appartient, selon Gasparov, à cette « famille des décisions radicales et ordonnantes ». En tant que telle, elle porte l'empreinte du temps, du lieu et des circonstances de son apparition<sup>73</sup>.

On comprend qu'il s'agit du paradigme « moderniste ». En effet, B. Gasparov prononce ce terme-clé dans la suite de ses développements : « La manifestation la plus marquante de ce caractère radical de la pensée du siècle moderniste me semble être son dualisme dialectique : la vision totale du monde sous la forme polarisée 'plus' et 'moins', 'forme' et 'matériau', 'notre' et 'non-notre', 'vérité' et 'non-vérité' »<sup>74</sup>. Gasparov conteste ensuite la version d'une genèse dualiste de l'École, que l'on avait opposée à sa propre description. Il est radicalement contre l'idée de voir l'École comme fusion d'une tradition moscovite prétendument linguistique et d'une tradition saint-petersbourgeoise prétendument philologique ». Gasparov conteste aussi catégoriquement le statut du centre universitaire de Tartu qui, dans le cadre de ce modèle dualiste (Moscou – Saint-Petersbourg),

---

<sup>67</sup> A. Piatigorskij, « Quelques prémisses théoriques de la sémiotique », dans : I. Lotman, B. Ouspenskij, *Travaux sur les systèmes de signes*, Bruxelles, Complexe 1976. On trouve la même idée dans *Lekcii po strukturnoj poetike* de I. Lotman (1964).

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>70</sup> B. M. Gasparov, « *Počemu ja perestal byt' strukturalistom ?* » (« Pourquoi ai-je cessé d'être structuraliste ? »), *op. cit.*, p. 94.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 95.

n'apparaît que comme le lieu de rencontre de ces deux traditions. Il remarque que l'Estonie a une relation directe à l'événement qui a eu lieu sur son territoire et à la façon dont cet événement s'est déroulé<sup>75</sup>.

Ainsi, il semble que la discussion se trouve soudain transférée du terrain épistémologique au terrain esthétique. Cette opposition est désormais définissable en termes de l'opposition « modernisme » / « post-modernisme » ou « structuralisme » / « post-structuralisme ». Ainsi, sa portée se trouve essentiellement située sur le terrain esthétique et peut difficilement avoir sens ailleurs. S'il en est ainsi, on peut comprendre « une certaine déception des organisateurs de cette discussion au vu de ses résultats »<sup>76</sup>.

Dans leur résumé de ces débats, Georgij Amelin et Igor Pilsščikov, se concentrent en particulier sur l'interprétation antithétique de l'origine du courant sémiotique russe, à savoir sur le caractère continuiste, traditionnel – ou au contraire, discontinu et hors tradition – de ce phénomène. Cette antithèse est analysée par ces auteurs lors de la lecture croisée des articles de B. Uspenski et de B. Gasparov. G. Amelin et I. Pilsščikov soulignent que, pour B. Gasparov, la sémiotique russe n'est pas une manifestation d'une tradition scientifique, elle apparaît d'elle-même comme issue « du vide » (*na pustom meste*). Cette lecture permet à B. Gasparov d'identifier l'« idéologie sémiotique » avec les particularités sociales et culturelles de la situation russe au XXe siècle. Ces deux objets ont en commun « le pathos de rupture avec la tradition » et de la « construction du 'nouveau monde à nous' (*naš novyj mir*). Ainsi, pour B. Gasparov, l'autonomie de la sémiotique russe vis-à-vis de la tradition scientifique est déterminée par la structure de « l'être socio-culturel » (*struktura socialnogo bytija*). Selon les auteurs cités, le premier modèle suppose une autonomie culturelle complète de la tradition scientifique et ils y voient le reflet du « scientisme autiste » (*autičeskij scientizm*) de la première période de la sémiotique russe<sup>77</sup>. En revanche, pour Uspenski, le phénomène de la sémiotique russe est déterminé par la dynamique de la pensée scientifique, il est indépendant du contexte socio-culturel. Il suppose une absence complète d'autonomie culturelle de la science. Pour G. Amelin et I. Pilsščikov, cela implique le fait que le « regard externe jeté sur la sémiotique russe n'est possible qu'en provenance de l'espace culturel externe »<sup>78</sup>.

Il semble qu'on peut déchiffrer cette affirmation de la manière suivante. Comme la sémiotique russe fait partie intégrante de l'espace culturel russe, de la culture et de la tradition russe, le regard « externe » doit nécessairement être porteur d'une autre tradition et d'une autre culture. En l'absence de cette position externe conditionnée par l'appartenance à une culture ou à une structure externes (pour les sémioticiens russes les notions de culture et de structure sont synonymiques), il ne reste que la position ou le regard interne.

Mais d'un autre côté, une telle intégration de la pensée scientifique dans la culture signifierait l'impossibilité pour la sémiotique de résoudre les tâches qu'elle s'assigne. G. Amelin et I. Pilsščikov postulent que l'incapacité de s'émanciper de la culture est le trait caractéristique de la pensée russe, trait qui se manifeste avec le plus d'éclat dans l'historiosophie (*istoriosofija*) russe. L'historiosophie russe ignore la pensée pure, elle est indissociablement liée à l'être social et historique. Pour appuyer leur idée, les auteurs en question se réfèrent à A. Piatigorskij, selon qui la pensée russe cherchait à extraire le contenu historique des textes littéraires. L'histoire ainsi « distillée » a été introduite dans le cadre du discours religieux (« théologique ») et philosophique. Par conséquent la philosophie a été enchaînée par les formes de la « conscience de soi » (*samosoznanije*) culturelle et surtout littéraire. Ces formes issues de la « conscience de soi » culturelle et littéraire, ont été projetées sur le processus historique, ce qui rendait impossible de prendre conscience de l'histoire<sup>79</sup>.

Selon G. Amelin et I. Pilsščikov, si l'historiosophie attribuait à l'histoire russe ses propres lois, en revanche la sémiotique s'est tournée vers l'examen et la compréhension des lois qui gouvernaient la conscience russe. Dans cette démarche la sémiotique russe a suivi l'idée du « structuralisme standard » pour qui toute activité humaine supposée consciente est en réalité déterminée par des structures cachées non-conscientes. Selon G. Amelin et I. Pilsščikov, le chercheur-sémioticien doit accéder à un point de vue externe par rapport à l'activité qu'il analyse. Ainsi, il parvient au niveau de la métadescription, à rationaliser ce qui ne l'est pas au niveau de l'objet. Ce qui était rationnel au niveau de l'objet, devient 'quasi rationnel' au niveau de la description ; ce qui était non-rationnel au niveau de l'objet, peut être rationalisé au métaniveau. Selon ces auteurs, la mise à l'écart, la dissimulation (*raspodoblenie*) du méta-langage et du langage-objet qui en résulte est devenue axiome. La sémiotique russe a réussi à séparer objet et métadescription ; l'unité de l'objet et l'unité de la métadescription ne sont plus liées entre elles par une forme quelconque d'une harmonie préétablie. G. Amelin et I. Pilsščikov concluent que la sémiotique russe a réussi à dépasser (*snjat'*) ou à démystifier l'unité mystifiée de l'histoire, de

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

<sup>76</sup> Note de la rédaction de l'édition 1998 dans : *Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola (Ecole sémiotique de Moscou et de Tartu)*, Moscou, Jazyki russkoj kultury, 1998, p. 57.

<sup>77</sup> G. G. Amelin, I. A. Pil'sčikov, "Semiotika i russkaja kultura" [«La sémiotique et la culture russe »], *op. cit.*, p. 46.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

la culture et de la pensée scientifique, cette même unité qui constitue l'essence de l'historiosophie russe. La sémiotique s'est révélée le seul moyen de sortir de la situation de la conscience culturelle mystifiée<sup>80</sup>.

Pourtant, pour G. Amelin et I. Pislščikov, la tâche de la description sémiotique de la culture à l'aide des moyens proposés ne pouvait pas être menée à bien. Cela oblige la sémiotique à avoir recours à l'« autoréflexion ». Si la sémiotique russe n'a pas réfléchi suffisamment sur sa propre problématique, c'est qu'à un moment donné elle a du assumer la position anti-philosophique pour sortir de l'influence de la « téléologie philosophique ». Selon ces auteurs, la portée réductionniste du structuralisme a bénéficié à la sémiotique russe. La prise de conscience du caractère sémiotique de la culture et de la pluralité des langues, du fondement textuel du savoir historique signifiaient la fin de l'historiosophie et la naissance de la réflexion critique. La mise à nu des lois culturelles derrière les modes les plus « naturels » du comportement et de la représentation mène à la formulation d'une position indépendante à l'égard de ces lois. La sémiotique russe, au moins pendant sa première période, dissociait les formes cognitives des formes historiques et sociales ; pour elle l'unité de la méthode et du lieu ne pouvait pas être pertinente. L'approche sémiotique « dissociait » le type « théologico-symbolique » de la mentalité russe en relativisant les valeurs absolues et les « idées russes ». Ainsi, la sémiotique a permis de sortir au-delà des limites de l'ancienne « conscience de soi » ou mettre entre parenthèses (au sens husserlien), les formes concrètes de cette conscience<sup>81</sup>.

Pour G. Amelin et I. Pislščikov le passage de la sémiotique russe à la sémiotique de la culture et de l'histoire a conduit à sa transformation en un type modernisé de l'« historiosophie » russe. Cela lui a fait perdre cette indépendance vis-à-vis de la culture russe qui constituait un des acquis fondamentaux de la pensée sémiotique<sup>82</sup>.

### Quelques dominantes de l'histoire du structuralisme soviétique

En parlant de l'histoire du structuralisme soviétique, il semble possible d'extraire deux dominantes qui définissent sa particularité. La première dominante propre à l'histoire de ce courant est de nature politique. On peut soutenir que le structuralisme russe se constitue en 1950, l'année où paraît la brochure rédigée contre Marr par Staline « Marxisme et problèmes de linguistique générale ». La critique officielle de la « nouvelle théorie du langage » de Nikolaï Marr n'a pas seulement réhabilité les études de linguistiques comparatives, alors que durant les 30 années où le marxisme était la linguistique officielle, les études indo-européennes avaient été qualifiées de « fausse science bourgeoise », « idéaliste », « raciste » et « idéologique ». Ce tournant de la politique linguistique du régime a aussi ouvert la voie à des recherches dans le domaine de la linguistique structurale et dans d'autres disciplines naissantes - comme la cybernétique, la traduction automatique, l'informatique - précédemment condamnées comme « bourgeoises » et « cosmopolites ».

Entre autres raisons de ce brusque changement dans la politique linguistique du régime stalinien qui soutenait auparavant la doctrine de la « langue de classe » de Marr, on peut avancer la prise de conscience du retard inquiétant pris par l'URSS d'alors dans des domaines potentiellement utiles aux technologies militaires. La mort de Staline, survenue en 1953, peut être considérée elle aussi comme la date de naissance du structuralisme et de la sémiotique russes qui peuvent dès lors se développer.

Le premier ouvrage sur la traduction automatique paraît en URSS en 1955. Au cours de l'année 1956-58, un séminaire de linguistique mathématique animé par Vjatcheslav Vsevolodovitch Ivanov est organisé à l'Université de Moscou. Avec Vladimir Toporov et Boris Ouspenskij, Ivanov deviendra par la suite un des plus éminents sémioticiens de ce qu'on appelle traditionnellement le « cercle sémiotique de Moscou ». De la fusion de ce groupe avec le Centre d'études sémiotiques organisé par Youri Lotman à l'Université de Tartu en Estonie résulte le groupe connu sous le nom d'École sémiotique de Moscou et de Tartu<sup>83</sup>.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>83</sup> Dans sa *monographie Literature and semiotics: a study of the writings of Y. Lotman*, North-Holland Publishing Company, Amsterdam- New-York-Oxford, 1977, Ann Shukman mentionne d'autres moments de la genèse du structuralisme en URSS. Ainsi le cercle sémiotique de Moscou examine d'une part l'ouvrage récemment paru de Chomsky *Structures syntaxiques* (1957) et la traduction anglaise parue en 1953 des *Prolégomènes pour la théorie du langage* de Hjelmslev, dont la traduction russe paraîtra en 1960. De nouveaux secteurs et groupes de recherches en linguistique théorique ont été créés en 1960 dans des Instituts de recherche appartenant à l'Académie des sciences de l'URSS. Les ouvrages de Ross Ashby et de Norbert Wiener sur la cybernétique sont traduits en russe au même moment. Enfin le Parti communiste de l'Union soviétique reconnaît officiellement en 1961 la cybernétique comme « outil de la construction du communisme » (Shukman 1977, p. 8-9).

Le structuralisme russo-soviétique est donc considéré dès son apparition comme faisant partie des « sciences dures », et il est fier de ce statut. La « scientificité » de la nouvelle discipline fournit une protection idéologique contre la théorie officielle des « deux sciences » et rend superflue toute motivation idéologique. Le discours structuraliste sur la langue et sur la littérature se veut « déshumanisé » car dans les conditions de l'époque c'est la seule possibilité d'échapper à la « langue de bois » et au contrôle idéologique qui règnent dans le domaine des sciences humaines. C'est un symptôme politique important : le régime abandonne certaines positions, il reconnaît des limites à l'approche idéologique, c'est le début de ce qu'on appelle le « dégel ». La cybernétique, science des systèmes de contrôle et des systèmes de communication, ainsi que les nouveaux spécialistes de traduction automatique et de linguistique mathématique jouissent d'un énorme prestige social. Cette nouvelle science s'inscrit dans l'« horizon d'attente et d'espoir » de la société réveillée : elle incarne une promesse de modernité et de triomphe de la raison. Le projet de réorganiser les sciences humaines selon le modèle du cerveau humain est nécessairement politique. Les « sciences dures » ne fournissent une grille épistémologique infranchissable, ni pour la censure ni pour les fonctionnaires officiels en sciences humaines. La presse officielle visant le jeune public anime la discussion autour de l'opposition « physiques / lyriques » : l'émergence du structuralisme est également l'époque de la floraison de la poésie qui se précipite dans la brèche idéologique entrouverte. Les jeunes poètes (Evtouchenko, Voznessenskij) tout en renouant avec la tradition obligée de la poésie civique se permettent néanmoins des expériences formelles qui établissent la filiation avec la poésie expérimentale du « siècle d'argent », c'est-à-dire avec la tradition poétique russe entre la fin du XIXe siècle et la coupure de la révolution de 1917. Le régime a autorisé la rationalité et le lyrisme, mais il suit de très près leurs articulations.

La synthèse en est proposée dans les travaux de l'académicien Kolmogorov qui lance à partir de 1961 à l'Université de Gorky une série d'analyses de textes poétiques à l'aide de l'ordinateur : les analyses informatiques de la poésie cherchent à « formaliser l'intuition humaine ». En 1961 un symposium sur l'étude structurale des signes est organisé par l'Académie des Sciences de l'URSS à l'Université Gorky à Moscou (Shukman 1977, p. 11). Une des conséquences de ce congrès est la réapparition dans le champ de référence de textes et de théories du formalisme russe. Auparavant le nom même de « formaliste » était considéré comme synonyme de « cosmopolitisme bourgeois » et équivalait à un verdict politique.

La deuxième dominante de l'histoire du structuralisme russe est la dominante formaliste. En effet, le structuralisme occidental n'a pas connu de phénomène comparable. Or, l'école formaliste russe (1914-1930) est devenue la référence inévitable, et aussi l'échelle de mesure conceptuelle pour le structuralisme soviétique. Le formalisme a fourni au structuralisme soviétique ce « Grand Autre » qui détermine en grande partie les lignes de force de son évolution conceptuelle.

La critique réitérée du formalisme russe par Lotman ainsi que son rejet de l'idée d'une origine « formaliste » du structuralisme russe se laisse comprendre dans le contexte du problème de la « mémoire » du texte (ou de la structure). L'idée du rôle constitutif de la mémoire dans des phénomènes culturels s'exprime chez Lotman tantôt en termes cybernétiques (engendrement de l'information) tantôt en termes métaphysiques (« Logos auto-croissant »). Cette notion détermine la différence du rôle des parallélismes en poésie selon Jakobson et Lotman. Chez le premier le parallélisme du texte poétique exprime une tendance générale de tout système à l'autoconservation et à la préservation de l'équilibre initial. C'est une loi de l'économie interne de toute structure qui conditionne les combinaisons réitérées. C'est pourquoi le parallélisme ou le binarisme est compris de fait comme un procédé universel, valable pour le texte littéraire et pour le langage.

Le « mouvement en spirale » à l'intérieur du texte littéraire selon Lotman est une modélisation du type du cercle herméneutique, où la croissance du texte et son renouvellement permanent en fonction du contexte externe changeant n'est pensable qu'en relation à l'interprète. La sémiotique littéraire de Lotman est avant tout une sémiotique de réception : le lecteur avec sa structure de conscience ne peut pas être dissocié de l'œuvre littéraire. L'effet de l'œuvre (souvent présenté par Lotman en termes d'explosion sémantique) n'est pas pensable sans l'interaction d'une conscience externe qui est la condition et le lieu des transformations successives de la structure artistique.

En d'autres termes si le parallélisme de Jakobson est conçu comme la manifestation d'une tendance immanente, qui vise un certain état précis du système, en revanche, le parallélisme de Lotman n'est fonctionnel qu'en vue d'un champ transformationnel externe par rapport au texte. Le parallélisme de Jakobson est fonctionnel par son potentiel de coïncidence, le parallélisme de Lotman est fondé sur les non-coïncidences. Celles-ci sont tantôt intrinsèques au texte : les non-coïncidences constitutives des parallélismes qui mènent au phénomène d'« archi-sème », tantôt extérieures au texte : les non-coïncidences de la structure du texte initialement conçue selon la réalité externe, qui est son objet, sont amplifiées par les non-coïncidences des consciences des contemporains, des critiques et des lecteurs ultérieurs.

Dans son dernier texte, son testament sémiotique (*Culture et explosion*, 1992), Lotman revient sur la question des rapports entre le formalisme et le premier structuralisme, et le structuralisme russe (dit « structuralisme contemporain »). Selon lui, la différence essentielle de « l'analyse structurale contemporaine » réside dans la distinction même de l'objet de l'analyse. La « pierre angulaire » du formalisme et du premier structuralisme était l'idée du texte isolé, stable, autosuffisant. Le texte a été perçu comme une constante, comme le début et la fin de l'analyse. La notion de texte était de fait une notion a priori (Lotman, 1992, s. 178).

La question se pose désormais de savoir dans quelle mesure le structuralisme soviétique en sémiotique a été la continuation de l'école formaliste. S'agissant des rapports entre les doctrines formaliste et structuraliste, il serait erroné d'y voir des relations de simple succession ou de filiation paisible. Le structuralisme et la sémiotique contemporaine se constituent en grande partie à partir du rejet de certaines conceptualisations formalistes : les deux projets semblent être différents. Force est de constater que le structuralisme, pour lequel la structure est le contenu logiquement organisé, élimine la notion de « forme » en tant que catégorie pertinente, et neutralise la notion formaliste de « matériau » par la notion de « structure ». Le structuralisme qui n'a pas maîtrisé la distinction formaliste du matériau et du procédé, a beaucoup moins étudié la structure spécifique de la littérature. Les méthodes structuraliste et sémiotique n'assimilent pas les termes formalistes d'évolution littéraire, elles ne peuvent pas décrire la transformation des systèmes de genres ni reprendre le projet formaliste de construire une science de la littérature. L'opposition structuraliste « code - message » ne recouvre pas l'antithèse formaliste « matériau / procédé » /*priem*/. La notion formaliste de matériau n'est pas accessible à l'analyse structurale et sémiotique. La notion formaliste de motivation ne peut pas non plus être traduite dans le langage du structuralisme.

Les structuralistes considèrent le texte essentiellement du point de vue de la sémantisation des éléments formels, le formalisme - du point de vue de la formalisation du sémantique. Le formalisme comprend le contenu comme une forme, et cherche le « caractère formé » (*ofornlennost'*) du contenu. Le structuralisme au contraire comprend la forme comme contenu et cherche le « caractère de contenu » (*soderjatelnost*) de la forme ; le formalisme suit le cheminement du sens au signe, et le structuralisme va du signe au sens. Le formalisme part de la présomption du tout, de la totalité tandis que le structuralisme part de la présomption de la partie. Le structuralisme s'est occupé de la traduction en sa langue des vieilles notions formalistes, en croyant que le fait même de les avoir rebaptisées et de les avoir fait entrer dans un unique système terminologique réglait toutes les difficultés. Le « transcodage » infini d'une langue en une autre l'a mené à la création d'un domaine du savoir prétendument nouveau, fondé dans ce nouveau métalangage de traduction. Le structuralisme a ainsi créé un nouveau métalangage et non un nouveau domaine du savoir<sup>84</sup>. Ainsi la spécificité de l'objet littéraire et la mise en relief du rôle morphogène de la substance sur la forme de l'expression préconisées par les formalistes de même que la tendance formaliste à considérer la substance de l'expression comme instance formatrice de la forme artistique se trouvent-elles dissoutes dans le cadre de l'approche structuraliste.

Ainsi, pour comprendre le sens de l'évolution conceptuelle du structuralisme soviétique il faut toujours tenir compte de ce « signe-zéro » qu'est le formalisme russe, son ami-adversaire virtuel.

## Conclusion.

La troisième dominante est définissable comme « mythogène » : c'est elle qui se trouve révélée par la discussion au sein de l'ancienne école sémiotique de Moscou et de Tartu. La question se pose dès lors : d'où vient cette « dominante mythogène » dans l'histoire de la sémiotique en URSS ? Dans quelle mesure reflète-t-elle l'écriture de l'histoire en général et dans quelle mesure est-elle liée à la spécificité de l'objet de la description ainsi qu'au lieu où celle-ci est en train de se faire ?

Le tour d'horizon de ces débats permet, semble-t-il, d'appliquer l'ancienne dichotomie classique de l'histoire intellectuelle russe – « occidentaliste – slavophile » au développement de la pensée sémiotique dans l'espace russe. En effet, cette conclusion découle de la différenciation des générations au sein du courant sémiotique faite par les membres mêmes de l'École. On peut la résumer en parlant d'une génération plutôt « slavophile » des années 1950 et d'une génération plutôt « occidentaliste » des années 60.

On remarque deux tendances essentielles dans l'historiographie actuelle de la sémiotique russo-soviétique : une tendance fondée sur l'optique discontinuiste et une autre qui s'appuie sur l'optique continuiste. Ces deux types de visions déterminent nécessairement la présentation de l'évolution conceptuelle de l'École et changent

---

<sup>84</sup> Ce passage sur l'opposition des projets formaliste et structuraliste résume le contenu du questionnaire proposé à 21 experts russes et occidentaux du formalisme et du structuralisme par les rédacteurs du recueil *Sed'myje tynianovskije tchtenija*, n° 9, *Materialy dlja obsujdenija*, (Septième colloque de Tynianov, Matériaux pour une discussion, 10-67), publié à Riga et à Moscou en 1995-1996.



radicalement le statut et le sens des relations des concepts aux périodes historiques que le mouvement sémiotique est censé traverser.

On note enfin que l'histoire purement conceptuelle de la sémiotique russe est en grande mesure tributaire de l'attitude personnelle globale des historiens de l'École vis-à-vis de leur objet d'étude. En effet, si la période de « l'utopie sémiotique » est liée pour B. Gasparov à la première étape de l'activité de l'« École sémiotique de Moscou et de Tartu » (l'étape des 1960 avec l'idée du « code sémiotique abstrait »), en revanche pour A. Piatigorskij les traits de l'« utopie sémiotique » caractérisent surtout la deuxième étape de l'histoire de l'École et cela dès les années 1970 avec l'idée de la « sémiotique de la culture ». Pour d'autres encore (I. Lotman, B. Egorov, I. Černov etc.) le terme d'« utopie » n'est pas applicable au travail sémiotique accompli au sein de l'École. Les mêmes concepts élaborés à l'intérieur de cette hypothétique périodisation servent à fonder des positions de référence.

Vu les positions divisées concernant la place et les buts du langage de la sémiotique russe, il semble pertinent de l'examiner non pas en tant que métalangage d'une discipline isolée mais dans une perspective plus vaste de l'évolution du discours russe sur le langage et la littérature, perspective telle qu'elle se dessine au tournant des XIXe et XXe siècles. En tous cas, une nouvelle histoire de la sémiotique russo-soviétique semble nécessairement s'imposer, une histoire qui prendrait en considération de multiples enjeux culturels, épistémologiques, politiques et idéologiques, qui présenterait ce courant dans sa réelle complexité et dans ses contextes immédiats, aussi bien diachroniques que synchroniques.

## Références

- Amelin, G. G. & Pil'sčšikov, I. A., "Semiotika i russkaja kultura" (« La sémiotique et la culture russe »), dans : *Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola* (École sémiotique de Moscou et de Tartu), Moscou, Jazyki russkoj kultury, 1998, s. 45-53.
- Černov, I., « Tartusskaja škola : izvne i iznutri » (« L'école de Tartu : de l'extérieur et de l'intérieur »), op. cit., s. 89-92.
- Civj'an, T. V., « Ad usum internum », op. cit., s. 133-136.
- Egorov, B. M., « Poldjužiny popravok k naučnoj stat'e B. M. Gasparova » (« Une demi-douzaine de corrections pour l'article scientifique de B. M. Gasparov »), op. cit., s. 70-73.
- Gasparov, B.M., « Tartusskaja škola 1960-h godov kak semiotičeskij fenomen » (« L'école de Tartu des années 1960 comme phénomène sémiotique »), op. cit., s. 57-69.
- Gasparov, B.M., « Počemu ja perestal byt' strukturalistom ? » (« Pourquoi ai-je cessé d'être un structuraliste ? »), op. cit., s. 93-96.
- Gasparov, M. L., « Vzgljad iz ugla » (« Regard de biais »), op. cit., s. 113-116.
- Ivanov, Vjač. Vs., « Iz istorii rannikh etapov stanovlenija strukturnogo metoda v gumanitarnykh naukakh slavjanskikh stran » (« Extraits de l'histoire des premières étapes de formation de la méthode structurale dans les sciences humaines des pays slaves »), op. cit., s. 13-33.
- Levin, I.I., « Za zdorovje Eë Veličestva korolevy anglijskoj ! » (« À la santé de sa Majesté la Reine d'Angleterre ! »), op. cit., s. 81-84.
- Lotman, I.M., « Zimnije zametki o letnikh školakh » (« Notes d'hiver sur les écoles d'été »), op. cit., s. 85-88.
- Nekljudov, S.I., « Osennije razmyšlenija vypusknika letnej školy » (« Réflexions d'automne d'un diplômé de l'école d'été »), op. cit., s. 157-161.
- Nikolajeva, T.M., « Tragedija kulturnogo geroja » (« La tragédie d'un héros de la culture »), op. cit., s. 162-174.
- Pjatigorskij, A.M., « Zametki iz 90-kh o semiotike 60-kh godov » (« Notes des années 90 sur la sémiotique des années 60 »), op. cit., s. 152-156.
- Revzina, O.G. & Revzin, G. I., « Nekotorye so-mnenija po povodu stat'i B. M. Gasparova » (« Quelques doutes à propos de l'article de B. M. Gasparov »), op. cit., s. 74-80.
- Segal, D.M., « Et in Arcadia Ego » vernulsja : nasledie moskovsko-tartusskoj školy semiotiki segodnja » (« Et in Arcadia Ego » revenu : l'héritage de l'école sémiotique de Moscou et de Tartu aujourd'hui »), op. cit., s. 99-112.
- Serebrjannyj, S.D., « Tartusskie školy » 1966-1967 godov » (« Les écoles de Tartu des années 1966-1967 »), op. cit., s. 122-132.

Toporov, V.N., « Vmesto vospominanij » («Au lieu des mémoires »), op. cit., s. 137-151.

Uspenski, B. A., « K probleme genezisa tartussko-moskovskoj semiotičeskoj školy » («Sur la question de la genèse de l'école sémiotique de Moscou et de Tartu », op. cit., s. 34-44.

Zholkovskij, A., « J/Z: zametki byvshego pred-post-strukturalista » (« Carnets d'un avant-pré-post-structuraliste »), op. cit., s. 175-209.

.....  
*Iouri M. Lotman i Moskovsko-Tartusskaja Semiotičeskaja Škola* (Iouri. M. Lotman et l'école sémiotique de Tartu et de Moscou), Moscou, Gnozis, 1994.

Lotman, I., *Kul'tura i vzryv* (Culture et explosion), Moscou, Gnozis, 1992.

*Lotmanovskij sbornik – 1* (Recueil pour Lotman 1), Moscou, Garant, 1995.

Počepcov, G., *Istorija ruskoj semiotiki* (Histoire de la sémiotique russe), Moscou, Labirint, 1998 ; *Russkaja semioitka* (La sémiotique russe), Moscou, Bakler, 2001.

*Sed'myje tynianovskije tčtenija*, n° 9, Materialy dlja obsuđenija, (Septième colloque de Tynianov, Matériaux pour une discussion, 10-67), Riga – Moscou, 1995-1996.

Shukman, A., *Literature and semiotics*, Amsterdam -N. York, North-Holland Publishing Company, 1977.